

Manolis Tsipos: «On s'est retrouvé à travailler dans l'adversité»

RENÉ SOLIS 11 JUILLET 2014 À 19:56



«Nature Morte». (Photo Christophe RAYNAUD DE LAGE)

AVIGNON

L'auteur et performeur explique la réaction politique des artistes à la crise.

Performeur, metteur en scène, écrivain, Manolis Tsipos, l'auteur de *Nature morte*, vit à Amsterdam depuis 2006, mais revient régulièrement travailler dans son pays.

Quel est votre parcours ?

J'ai étudié les sciences de l'environnement à l'université, mais j'écris depuis très jeune et je faisais du théâtre à la fac. J'avais 18 ans en 1997, je fais partie de la génération du changement. Historiquement, la politique culturelle en Grèce a toujours favorisé le passé, le patrimoine, la tragédie classique. Tout en intégrant le canon du théâtre européen de texte - Marivaux, Ibsen, Tchekhov... Il y avait aussi toujours dans un coin des artistes qui avaient un autre rapport à l'art, mais ils étaient plus ou moins underground, méprisés, non subventionnés. L'année de mon entrée à la fac est aussi celle de l'attribution des Jeux olympiques 2004 à la Grèce. Et cela a entraîné beaucoup de changements. Dans la ville d'abord, avec des chantiers partout. Tout est devenu plus international et plus ouvert. Et la politique culturelle a radicalement changé, on s'est mis à soutenir la création contemporaine. On a créé des institutions, voté des subventions. Et l'Europe a pris une nouvelle place : il y a toujours eu une diaspora d'artistes grecs, mais pour la première fois on avait une diaspora d'étudiants dans toute l'Europe, en contact direct avec la création contemporaine.

C'était l'âge d'or des années 2000 ?

Oui. J'ai suivi les cours d'une école de théâtre et j'ai créé ma compagnie, Nova Melancholia. Nous avons été invités partout, au festival d'Athènes, au théâtre national, avec des spectacles hybrides mêlant danse, vidéo, où l'on associait de jeunes créateurs de tous les horizons. Et puis la crise de 2008 est arrivée...

Et tout s'est arrêté ?

Non, on ne pouvait pas supprimer d'un jour à l'autre tout ce qui s'était fait. Mais on s'est retrouvé à travailler dans l'adversité. Les artistes ont dû réagir, prendre des initiatives politiques, par exemple le squat du théâtre Embros, qui est devenu un lieu de résistance politique, sociale, artistique.

Vous vous sentez plutôt metteur en scène, écrivain ?

Le théâtre que j'ai fait était d'abord multidisciplinaire, au croisement de la performance, de la danse, des arts plastiques. Je m'intéresse particulièrement aux arts plastiques, c'est là que les choses arrivent en premier. Le théâtre est toujours plus conservateur, l'art contemporain est pluridisciplinaire, il porte la tradition du happening. J'ai par ailleurs toujours écrit, mais pas pour le théâtre. Des textes poétiques, hybrides, ouverts, bizarres. Je trouve incroyable qu'ils soient présentés sur scène.

René SOLIS